

Jaunay-Marigny

Le corps en mouvement : apprendre autrement

Le groupe scolaire Sacré-Cœur La Salle de Jaunay-Marigny, ville qui se situe à deux pas du Futuroscope de Poitiers, propose différentes manières d'apprendre à ses élèves de maternelle, du primaire et du collège. Mais toujours avec la même philosophie lasallienne : exigence et bienveillance.

En ce jour de fin janvier, une jeune fille attend devant la grille du groupe scolaire Sacré-Cœur La Salle : panné de réveil. François Poupin, le chef d'établissement, lui ouvre. Il est inquiet pour son élève : ce matin-là, elle a brevet blanc. « *Va à l'accueil, voir ce qu'on peut faire* », lui dit-il d'un ton doux et concerné. Il a pourtant toutes les raisons de perdre son sang-froid. Outre la tenue d'un brevet blanc et les agriculteurs qui bloquent les routes alentours, un inspecteur d'académie est attendu, et François Poupin a déjà passé du temps avec la police et les services municipaux de nettoyage à cause de tags géants à connotation obscène qui recouvrent les murs extérieurs de l'école et d'autres bâtiments du quartier. « *Ça fait ricaner les collégiens, mais ça peut faire de la peine aux maternelles et inquiéter les primaires* », souffle-t-il. Bien que préoccupé, son empathie

pour ses plus jeunes élèves réchauffe le cœur.

François Poupin tient à nous accompagner dans la première classe qu'il souhaite nous présenter : la 4^e Curie. Ici les classes du collège portent toutes des noms en fonction d'un thème pour chaque niveau. Les 6^{es} sont des villes d'Europe, les 5^{es} des découvreurs (Cartier, Tycho et Sophia Brahe, de Vinci, Gutenberg), les 4^{es} des scientifiques et les 3^{es} des groupes de musique (les Beatles, les Rolling Stones, U2 et Pink Floyd) : une manière pour les élèves d'appréhender l'année de manière ludique avec une ouverture sur le monde. Chacune de ces classes est installée dans un lieu fixe : ce sont les professeurs qui circulent, et non les élèves.

...



Maxime Jardon, enseignant spécialisé, allie les mathématiques et le sport : à l'enfant de mimer le résultat de l'opération avec son corps, ici un 6.

... ■ Autorisation d'écrire sur les murs et les portes !

La 4^e Curie se trouve dans un préfabriqué où se tient un cours de français avec Ludivine Gainant Bertrand. Au programme : le fantastique. Ce genre littéraire se caractérise par la présence dans un même texte d'éléments du réel et d'éléments surnaturels. L'exercice est de définir ce qui, dans la nouvelle de Dino Buzzati *L'influence des astres*, se classe dans l'une ou l'autre de ces deux catégories. Ludivine Gainant Bertrand distribue aux petits groupes une drôle de feuille blanche : il s'agit en fait d'un film Velleda adhésif que les élèves s'empressent de coller au mur pour y tracer les deux colonnes à remplir. Certains écrivent directement sur les fenêtres. Zoé, Dylan et Antoine, eux, travaillent sur la porte de la classe. Le *brainstorming* va bon train. Sur son appétence au travail en groupe, Zoé répond : « *Moi, ça va. Mais eux, ils ne s'entendent pas.* » Malgré le manque d'affinité avec son camarade, Dylan apprécie le travail à plusieurs. Antoine est moins à l'aise : « *Je préfère travailler tout seul* », confie-t-il. Alors que je leur demande s'ils appréhendent la rédaction d'une nouvelle fantastique que leur professeure leur réclamera après cet exercice, c'est d'abord la stupéfaction. J'ai visiblement divulgué la suite des événements... Mais aussitôt, le visage d'Antoine s'illumine. « *Moi, ça ne me fait pas peur ! Je suis assez fort en écriture, j'ai 16,5 de moyenne en rédaction.* »

“ En maths, on propose des exercices sous forme de QCM. À chaque réponse correspond une posture physique, inspirée du yoga. Les élèves répondent avec leur corps ”

Ce trio d'élèves illustre bien la difficulté des enseignants : quelle que soit l'innovation pédagogique proposée (en l'occurrence ici un travail en groupe en écrivant sur les murs ou les fenêtres), l'hétérogénéité des personnalités ne pourra jamais satisfaire tout le monde : Antoine aurait préféré une méthode traditionnelle d'exercice individuel à sa table, ce qu'appréhende Dylan. Quant à Zoé, elle semble ne pas avoir de préférence. La force des cours de Ludivine Gainant Bertrand est de proposer un mix de ces méthodes pour qu'aucun élève ne soit jamais lésé.



© LAONIA, FATHOUX

Virginie Suc a depuis quelques années abandonné la classe traditionnelle pour l'adapter aux besoins de chacun de ses élèves.



Détrompez-vous, ce n'est pas du lèche-vitrine ! Ici, on collabore en toute transparence.

■ La classe flexible, un moyen pour personnaliser l'enseignement

De l'autre côté de l'établissement, les enfants de petite section s'affairent. L'heure est à la confection d'« yeux de dragon », une pâtisserie dans la thématique du moment : l'Asie. Les élèves de maternelle changent de continent après chaque période de vacances, ce qui permet de décliner des activités et des exercices en lien avec différents endroits du monde tout au long de l'année. Lorsque des parents sont originaires d'un continent thématique ou qu'ils y ont voyagé, ils sont invités à proposer un atelier chant, cuisine ou linguistique. Mais ce jour-là, il y a seulement des enfants pour goûter la pâte crue des « yeux de dragon » ou s'adonner à d'autres activités, non loin des cerisiers en fleurs de papier crépon qui illuminent le hall.

En face des maternelles, en haut d'un escalier auquel on accède en zigzaguant parmi les enfants figés qui jouent à 1, 2, 3, soleil!, se trouvent les CE2 de Virginie Suc. 25 élèves partagent un espace assez exigu pour une salle de classe. Mais malgré les déplacements et les élèves installés sur différents types de mobilier et dans des positions parfois étonnantes, le calme et la concentration règnent. « Le principe de la classe flexible, c'est d'enlever un maximum de tables et de

chaises », explique l'enseignante de primaire. Elle en a quand même gardé pour former un « u » au fond de la classe : « Je fais les leçons par demi-groupes. Les autres élèves font leurs exercices où ils veulent, comme ils veulent. » Ainsi, des enfants sont assis au pied d'une fenêtre avec un plateau de cantine en guise de table. D'autres sont à des pupitres, sur des poufs, ou bien debout. « Tous les élèves ne sont pas faits pour rester assis plusieurs heures par jour. En tant qu'élève, j'aurais adoré vivre ça. Mais la classe flexible, il faut que ça corresponde à l'enseignant, on ne peut pas l'imposer », analyse-t-elle. En début d'année, les règles sont établies pour que ça fonctionne : « Les enfants apprécient. Après un mois d'adaptation, ça les fait grandir, ils deviennent autonomes. Les familles me disent que leurs enfants sont contents de venir à l'école. » Quand ils ont terminé leurs exercices, ils se déplacent jusqu'au bureau de la maîtresse : « Ça permet de prendre le temps avec chaque élève, c'est beaucoup plus personnalisé. » La classe flexible a aussi un impact positif sur... le rangement des casiers ! « Comme les enfants n'ont pas de bureau attribué, les casiers se trouvent dans un meuble Ikea sans porte. Le contenu étant à la vue de tout le monde, mes élèves font un effort de rangement ! » En effet, cahiers et trousse sont impeccablement alignés.



François Poupin, un chef d'établissement visionnaire et bienveillant auprès de la communauté éducative.

... ■ Quand le sport se décline en maths et en français

Virginie Suc n'est pas la seule à adapter le quotidien de sa classe en fonction d'un « corps engagé » : Maxime Jardon, désormais enseignant spécialisé après 15 années passées à la direction de différents établissements, se concentre sur l'apprentissage en mouvement. Le déclic lui vient d'une circulaire de 2022 qui impose 30 minutes d'activité physique quotidienne. « *J'ai voulu trouver des solutions pour que ce ne soit pas seulement 30 minutes où les élèves gigotent* », explique-t-il. Il décrit plusieurs exemples de ce qu'il met en place. « *En maths, on propose des exercices sous forme de QCM. À chaque réponse correspond une posture physique, inspirée du yoga. Les élèves répondent avec leur corps. Ou bien en français, on attribue un mouvement par élément grammatical (déterminant, nom, verbe, etc.). Une phrase devient donc une chorégraphie.* »

Maxime Jardon réussit également l'exploit de mêler maths et sport en rendant le tout enthousiasmant pour les élèves. « *Ils travaillent en coopération : le but est de monter des équipes équitables en valeur numéraire. En fonction de ses capacités, chaque élève possède une note. On demande ensuite de créer deux équipes ayant la même valeur, peu importe le nombre d'élèves, pour que chaque équipe ait la même chance de gagner. Tous les équipiers, petits champions ou élèves handicapés, participent au même niveau à la performance d'ensemble.* »

■ Une classe, plusieurs enseignants : une méthode efficace mais coûteuse

En 6^e, ce sont les professeurs qui travaillent ensemble : une heure par semaine en français, une heure par semaine en maths, deux enseignantes coaniment une même classe en

proposant des cours qui sortent de l'ordinaire. Ce jour-là, il y a coanimation chez les 6^e Rome avec Ludivine Gainant Bertrand et Isabelle Doucet : la classe est provisoirement transformée en théâtre et les élèves jouent *L'amour médecin* de Molière en costume. Ils sont unanimes sur le dispositif : « *Ça change l'ambiance de la classe, explique Charly, 10 ans. Elle est moins bruyante. Et ce qu'on fait, c'est vraiment bien !* » C'est François Poupin qui est à l'origine de cette méthode, mise en place depuis 2019 et tout aussi appréciée des enseignants. En mathématiques par exemple, les profs emmènent les élèves devant la mairie pour y faire de la géométrie. « *J'aimerais élargir le dispositif à tous les niveaux du collège, mais ça demande plus de moyens-horaires et je n'ai pas le budget* », regrette le chef d'établissement. Une ombre de plus plane sur la coanimation si prisée par les collégiens : « *L'année prochaine, le gouvernement veut qu'on instaure des groupes de niveaux : il s'agit de mélanger deux classes et d'en faire trois groupes. Je ne sais pas comment je vais faire. Je n'ai pas de place.* » En effet, si quelques classes du collège sont dans des préfabriqués, c'est parce qu'il n'y a pas de place ailleurs dans l'établissement. « *Je ne sais pas où caser ce troisième groupe. Et même si je trouve, je n'ai pas le budget pour un troisième professeur.* » François Poupin illustre par l'exemple que les initiatives venant des équipes sur le terrain fonctionnent, tandis que des directives venues d'en haut sont, littéralement, hors-sol.

Florence Porcel